

Claire Boissieux

Rencontres singulières

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Claire Boissieux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.

L'OMBRE D'UNE VIE

Quand j'étais enfant, nous jouions dans le jardin abandonné, près de chez Grand-mère. Nous étions quatre, deux garçons et deux filles. Ce jardin semblait fait exprès pour nous. Il y avait des haies où se cacher et des fleurs parfumées. Il y avait une cabane dont les portes battaient. C'était un jardin plein d'herbes douces où j'aimais me blottir. Parfois un sentiment étrange m'envahissait, quand je me retrouvais seule près de la maison. A plusieurs reprises, je crus sentir un regard sur moi, comme si quelqu'un m'observait depuis l'ombre des volets clos. Car la maison elle-même était condamnée. Un lourd battant orné d'un heurtoir en interdisait l'entrée.

Un jour, un de mes camarades avait manié le heurtoir, produisant une longue vibration suivie d'un écho sinistre entre les murs déserts. Ce bruit nous avait effrayées, nous les filles, et nous nous étions enfuies. Les garçons nous racontèrent ensuite qu'une voix les avait invités à entrer.

« Mais bien sûr ! Et il vous a offert l'apéro, ce fantôme ? » avait répondu Marianne, déclenchant le fou rire des garçons. Mais moi, j'avais imaginé un être sombre, une silhouette longiligne qui errait dans le bâtiment désert, un étrange survivant qui partageait la compagnie des souris et des araignées.

De loin en loin, la créature revenait me hanter. Il suffisait que je regarde un film avec des zombies ou que je sois seule, le soir, dans une rue déserte pour que son image se forme à nouveau. Pourtant, j'étais devenue adulte et vivais maintenant à une centaine de kilomètres du jardin qui avait abrité mes jeux d'enfant.

Un accident dramatique m'a ramenée à la rue des Jardins. Ma grand-mère est décédée brutalement, dans un terrible accident. Mamie Yvette se trouvait avec des amies à l'arrêt d'autobus quand un chauffard les a percutées. Deux des vieilles dames sont mortes sur le coup et j'ai appris que la seconde victime était la grand-mère de mon amie Marianne.

Cet accident a ému tout le monde. Il y avait foule à l'enterrement. Après la cérémonie, je suis sortie sur le parvis avec ma famille en

pleurs. Une jeune femme en manteau noir s'est approchée de nous et j'ai reconnu Marianne. Nous nous sommes embrassées très émues, rapprochées par la similitude de nos deuils.

Le lendemain, j'ai assisté aux obsèques de sa grand-mère. J'avais préparé une petite carte avec mes coordonnées que je glissais discrètement à Marianne. Elle m'appela le soir même et c'est ainsi que je renouais avec mes amis d'enfance.

Marianne avait toujours eu un caractère affirmé et généreux. Elle était restée en contact avec les autres membres de la bande. D'ailleurs, tous trois vivaient à proximité du bourg de notre enfance.

Quelques semaines plus tard, elle m'invita à un pique nique où promit-elle, nous serions réunis tous les quatre. Quelle émotion de se revoir ! Nous pensions tous que notre enfance était loin, pourtant nous nous reconnûmes aussitôt. Mes amis n'avaient pas changé. Après le repas, chacun évoqua ses souvenirs et je parlais du jardin où nous avions si souvent joué à cache-cache.

— Ce n'est pas loin, on pourrait y aller, proposa Luc.

— Aujourd'hui, tu ne me feras pas peur en frappant à la porte, assura Marianne.

A ces mots, l'image de la créature sombre me fit hésiter un instant. Puis je haussais les épaules et suivis les autres. Après tout, une visite à la vieille maison serait une bonne façon de me débarrasser de ce fantôme !

Le portillon résista longtemps, bloqué par la végétation. Le jardin était complètement envahi de mauvaises herbes. Je cherchais les roses, sur la droite, mais elles avaient été étouffées.

— C'est étonnant que cette propriété ne se soit pas vendue, remarqua Pierre qui travaillait dans l'immobilier. Le terrain a pris de la valeur par ici.

Luc a cassé une branche et s'en est servi pour se frayer un passage.

Le vieil arbre qui nous avait si souvent offert son ombrage était mort. Il n'en restait qu'un squelette décharné. A gauche de la maison, le toit de la petite cabane avait cédé et les murs menaçaient maintenant de s'écrouler.

Marianne est retournée chercher un vieux parapluie qui trainait dans sa voiture et avec, elle a cassé les orties. En nous approchant de la maison, nous avons remarqué que les volets étaient ouverts.

Plusieurs vitres cassées laissaient entrer les intempéries.

— L'intérieur doit être dans un sale état, a commenté Luc.

Marianne et Pierre, qui nous précédaient, s'arrêtèrent en haut des marches du perron. En jetant un regard par-dessus l'épaule de mon amie, je vis que la porte était également ouverte. Un trou noir remplaçait le panneau de bois dont j'avais gardé le souvenir.

— Quelqu'un a forcé la porte pour saccager l'intérieur. Crois-tu qu'on peut entrer ?

Marianne hésitait mais Pierre a franchi le seuil.

— Les vieilles maisons sont plus résistantes qu'on le croit, a-t-il affirmé d'une voix rassurante.

Enfin, nous découvrions l'intérieur de la maison. Le papier peint à moitié arraché pendait lamentablement. Des intrus avaient saccagé le mobilier.

— On dirait que quelqu'un a fouillé partout. Pourtant, je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait un trésor par ici.

— Les maisons abandonnées attirent les curieux. Nous, on y venait bien et si on avait pu ouvrir la porte, nous serions rentrés.

— Venez voir, a appelé Luc qui était passé dans la pièce de derrière.

J'aurai préféré rester près de la porte. Un malaise me prenait à l'idée d'avancer plus loin, de m'introduire dans les entrailles de la maison. Pourtant, j'ai préféré suivre mes amis plutôt que de rester seule.

Ce devait être une bibliothèque ou un salon de musique. Dans la demi-obscurité, je distinguais un piano intact. Cette pièce n'avait pas été vandalisée. Les volets protégeaient toujours les fenêtres.

— On n'y voit rien, a grogné Marianne. Je vais chercher une torche dans la voiture.

Je restai immobile tandis que les garçons discutaient calmement. J'imaginai Marianne dans le jardin, au soleil. J'aurai dû la suivre plutôt que de rester là, à guetter, dans l'odeur de renfermé. A guetter quoi au juste ? Qu'y avait-il de particulier ici ? Et pourquoi les pillards n'étaient-ils pas entrés dans cette partie de la maison ? Je devinais des rayonnages garnis de livres anciens qui devaient avoir une certaine valeur. Cette pièce intacte avait un rapport avec l'être mystérieux qui me hantait depuis des années ! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Lui seul avait pu dissuader les voleurs. Il

protégeait l'âme de la maison.

Marianne revint heureusement avec la lampe. Sous la lumière crue, le pourpre des rideaux surprenait. La poussière recouvrait le piano, telle une fine couche de neige. L'envie m'est venue d'ouvrir l'instrument et de jouer. En même temps, j'avais la certitude que la maison pouvait se réveiller avec la musique. Il suffisait de connaître la bonne mélodie pour ranimer la ruine, pour redonner la vie à l'être sombre ! Il devait être là, tout près.

Marianne révélait les livres sous le faisceau de sa lampe. Il y avait des centaines de volumes rangés sur les étagères. A droite, près de la fenêtre, se dressait un petit bureau.

Avec un frisson, je me glissais entre Pierre et Luc.

— Ça sent pas très bon ici. Moi, je retourne au soleil.

Les garçons se dirigèrent vers la porte à ma suite.

— Tu viens Marianne ?

Je me retournais vers mon amie.

Le faisceau de sa lampe balaya le mur lambrissé. A cet instant, une terreur folle m'envahit. Un visage dessiné dans le bois me regardait. C'était lui ! Ses yeux sombres me fixaient. Je le reconnaissais et je compris avec effroi qu'il me reconnaissait aussi. Je saisis le bras de Luc et le serrai convulsivement.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je ne sais pas comment je suis sortie de la maison.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? répéta Luc. Tu es toute blanche.

— Je ... je ne me sens pas bien, balbutiais-je misérablement.

Le soir, je me confiais à Marianne qui avait tenu à me raccompagner chez mes parents.

— Je n'ai rien remarqué, affirma mon amie. C'est seulement les nœuds du bois que tu as vus.

— C'est normal, c'est moi qu'il poursuit. Toi et les garçons, vous ne l'intéressez pas.

Je lui racontais alors que la créature m'accompagnait depuis des années.

— On n'aurait jamais dû t'emmener là-bas !

Je voyais bien que Marianne s'inquiétait pour moi. Elle m'a fait promettre de l'appeler à n'importe quel moment, si je me sentais mal.

Cette nuit-là, j'ai dormi d'un sommeil peuplé de rêves, de longs

corridors noirs où je devais me faufiler, d'ombres épaisses qui cherchaient à m'engluer. J'ai fini par y retrouver la créature et je me suis réveillée en hurlant. Les cauchemars sont revenus plusieurs nuits de suite. J'avais regagné mon appartement et la distance me séparait à nouveau de la rue des Jardins. Une distance insuffisante. J'étais fatiguée par mes nuits agitées. Chaque jour, je prévoyais d'appeler Marianne mais sans y parvenir. Quelque chose m'en empêchait. C'était comme si l'être sombre rejetait ma camarade ; comme s'il me voulait moi, et seulement moi.

Une nuit, dans mon sommeil, je me suis retrouvée face au visage de bois. Et cette fois, j'ai entendu sa voix : « Ecoute-moi, écoute-moi... »

A partir de ce moment, la terreur qu'il m'inspirait a diminué. C'était comme si la perspective de pouvoir communiquer avec lui me laissait espérer un peu de paix. Une sorte de compréhension mutuelle devenait possible.

Dès lors, je pris chaque jour le temps me concentrer pour aller à sa rencontre. .

« J'ai trop peur de vous pour vous écouter et vous aider », répétais-je mentalement.

Etait-ce de l'autosuggestion ? En tout cas, mes cauchemars s'espacèrent.

L'été arriva et je partis pour deux semaines en Croatie avec des amis. Deux semaines de vraies vacances, loin de la créature sombre.

En rentrant chez moi, j'étais enfin reposée. J'ouvris ma messagerie électronique et trouvais un mail de Marianne.

« Ma chérie, une bonne nouvelle. L'agence de Pierre a racheté le vieux jardin et la maison va être réhabilitée. Appelle-moi vite. Plein de bisous. Marianne. »

Sur le moment, la nouvelle me laissa indifférente. J'avais la tête encore pleine de vacances, de plages et de soleil.

Il me restait quelques jours avant de reprendre le travail et décidant d'aller chez mes parents, je me rapprochais de la rue des Jardins.

La créature pût me détecter à nouveau car les cauchemars reprurent. Mais cette fois, ce n'était plus moi qui me perdais et souffrais, c'était lui. C'était le mystérieux habitant, qui suppliait pour avoir de l'aide. Je le voyais se noyer dans un marais bourbeux ; je

l'entendais hurler dans la maison en flammes ; je le devinais agonisant sous les décombres de l'habitation renversée par un bulldozer. Etait-il conscient de la menace qui pesait sur que son domicile ?

Un matin, je téléphonais à l'agence immobilière et prétendis être à la recherche d'un appartement dans un quartier calme. Après diverses propositions que j'écarterais, l'agent me demanda si j'étais pressée.

— Nous avons actuellement un projet de copropriété, rue des Jardins, ajouta-t-il. Mais les logements ne seront pas terminés avant le printemps prochain.

— Je ne suis pas très pressée. Si l'endroit me plaît, j'accepterais d'attendre.

Ainsi, Marianne avait raison. La maison allait être détruite. La maison et la créature qui s'y terrait. L'être qui peuplait mes cauchemars et qui comptait sur moi pour l'aider. Pauvre créature, elle avait réussi à éveiller ma pitié.

J'étais sortie pour marcher un peu et mes pas me conduisirent presque malgré moi jusqu'à la rue des Jardins.

De l'extérieur, la haie et le portillon paraissaient intacts.

Aurais-je le courage d'entrer ? Aurais-je la force d'aller jusqu'au salon de musique ? Je n'avais pas de lampe de poche pour m'éclairer. A l'idée de traverser la pièce pour ouvrir la fenêtre et repousser les lourds volets, je sentais mes jambes faiblir. La créature, elle, n'avait pas besoin de lumière. Elle savait me retrouver dans l'obscurité. Elle savait déjà que j'étais ici, sur le trottoir, devant le portillon. Qu'allait-il advenir de moi ? Je pris mon téléphone et dans un dernier réflexe de prudence, j'appelais Marianne.

Je devais avoir une voix étrange car elle me questionna aussitôt :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Où es-tu ?

— Je suis là, devant la maison. Je crois que la créature m'attend. Elle compte sur moi pour la sauver.

— Attends-moi, cria Marianne. Surtout n'entre pas seule ! Je viens.

Je devinais que mon amie avait couru vers sa voiture. Elle était déjà en route, ma courageuse Marianne.

Rassurée, j'escaladais le portillon, résolue à attendre dans le jardin.

Mais une autre force prenait possession de ma volonté. J'avançais

malgré moi vers la maison. Les orties avaient reconquis le sentier que nous avions tracé au printemps. Je me piquais en les écartant. Finalement, je m'immobilisais sur le seuil abandonné. La maison semblait encore en plus mauvais état que dans mon souvenir. Les ronces grimpaient jusqu'au plafond et s'insinuaient entre les lattes.

Heureusement, le sol carrelé conservait sa solidité. Je me glissais silencieusement à l'intérieur.

La créature était là, à quelques mètres, de l'autre côté de la porte que nous n'avions pas refermée. En un instant, je pouvais la rejoindre, je pouvais m'approcher du bois où elle se nichait. Mais mes jambes tremblantes se refusaient à avancer et il me fallut une éternité pour traverser le corridor.

Dehors, la vie continuait. J'entendis vaguement un bruit de moteur et le crissement des pneus sur l'asphalte.

Parvenue à la porte du fond, je jetais un regard dans le salon de musique et crus percevoir un mouvement, celui d'une silhouette qui s'avavançait lentement. Se pouvait-il que l'être se soit libéré du lambris où je l'avais vu ? Un effroi sans nom me gagnait en songeant qu'il s'approchait de moi. Je l'avais imaginé fixé à son mur. Je pensais seulement entrer dans la pièce pour lui parler. Mais il semblait désirer autre chose. Il voulait me toucher, me tenir dans ses bras décharnés, peut-être même m'entraîner dans son éternité maudite. A l'idée de cette étreinte épouvantable, je crus défaillir. Je n'avais plus la force de reculer, j'étais si loin du jardin et du soleil d'été.

Au fond de la terreur qui m'emplissait, j'entendis une voix qui m'appelait ; des pas pressés heurtaient le sol et enfin la main chaude de Marianne se posa sur mon bras.

— Je t'avais dit de m'attendre !

— Il... il est là... Je...

Ma voix n'était qu'un filet à peine audible. Elle ne pouvait franchir ma gorge contractée.

— Finissons-en ! Tu vas voir qu'il n'y a rien...

Marianne avait franchi la porte du salon de musique, sa torche à la main. Elle parcourait le mur du fond avec le faisceau lumineux, bien décidée à me montrer qu'il n'y avait personne.

— Regarde, c'est seulement le bois... C'est vrai qu'il y a deux nœuds côte à côte. C'est ce que tu as pris pour des yeux. Avec cette fissure craquelée en dessous, ça évoque un visage.

La voix de Marianne était chaude et rassurante. Elle s'était avancée vers le mur lambrissé et passait la main sur les nœuds en me souriant. Marianne, c'était la confiance, le courage, l'amitié. Mais Marianne tournait le dos au piano. Ce qu'elle ne voyait pas, c'était le couvercle qui se soulevait imperceptiblement. Ce qu'elle n'entendait pas, c'était le léger craquement des charnières. Ce que je devinais, c'était la créature qui se glissait dans l'instrument.

— Viens, murmurai-je, certaine que l'être sombre ne se montrerait pas en présence de mon amie.

— Tu devrais consulter un médecin hypnotiseur ou ... je ne sais pas moi. Enfin, quelqu'un qui t'aiderait, qui te sortirait toutes ces idées de la tête.

Ce soir là, Marianne avait refusé de me laisser seule et m'avait emmenée dans son petit studio.

— Je te remercie de toute la peine que tu prends. Mais, la seule façon de vraiment m'aider, ce serait d'admettre que la créature existe. Il faudrait que tu puisses gagner sa confiance pour qu'elle accepte de se laisser approcher par toi. Tout à l'heure, je l'ai vu se glisser dans ton dos, au moment où tu ne pouvais la repérer....

Mon amie me regarda dans les yeux et je lus son inquiétude. Elle s'interrogeait réellement sur mon état mental.

— C'est vrai que je n'ai pas peur, mais je me pose tout de même des questions. Sais-tu que j'ai fait des recherches sur cette maison, sur les gens qui y vivaient autrefois ? Il y a eu pas mal de tragédies dans la famille, beaucoup de morts à la guerre et même un suicide. Aimerais-tu rencontrer le dernier héritier que Pierre a déniché ?

— Qu'as-tu dit aux garçons, demandais-je inquiète. Si, toi, tu as du mal à me comprendre, j'imagine ce qu'ils pourraient penser.

— Rien, je n'ai rien dit... Sauf que tu t'intéressais à ce piano.

Le piano ! Décidemment la créature me poursuivait, même dans les propos de l'incrédule Marianne.

Le mois d'août s'était terminé et je repris le travail. Étonnamment, j'avais eu peu de cauchemars après ma dernière visite rue des Jardins. La créature se cachait. Elle prenait l'apparence d'un nuage sombre, d'un rideau mouvant, d'une brune dans le soir. Je la reconnaissais pourtant ; je la savais fidèle et obstinée. L'imminence

de la démolition – j’avais appris par Marianne que les travaux allaient commencer – contraignit l’être mystérieux à une dernière tentative. Une nuit, je l’ai approché en rêve. Je dois reconnaître qu’il faisait des efforts pour ne pas m’effrayer. Il ne voulait pas que je me réveille. Il voulait me garder près de lui. Cette nuit là, j’étais dans le salon de musique. Les lourds rideaux ouverts laissaient entrer une douce lumière. Par la fenêtre entrebâillée, j’entendais des voix claires. Je me suis avancée pour admirer le jardin. Presque malgré moi, j’ai tourné la tête vers la gauche.

Et c’est là que je l’ai vu. Ces yeux immenses, ce visage décharné et cette bouche noire qui répétait des mots que je ne compris pas. « Je me ...ade... ; je ... me ... ade ».

Il restait immobile, sans chercher à m’approcher.

— Que...Que...

Je ne parvenais pas à articuler, pourtant il me comprit et tendit lentement la main. Il désignait le petit bureau.

— Ici ?

Je fis un pas vers le petit meuble. Qu’y avait-il encore ? En regardant mieux, je remarquais un tiroir entrouvert. A l’intérieur un épais cahier semblait m’attendre. En même temps, je crus ressentir le soulagement de la créature.

Je m’éveillais sans peur, simplement parce que le rêve était terminé. J’avais compris ce qu’il me fallait faire.

J’ai réussi à convaincre Marianne de m’accompagner. Ou plutôt, c’est elle qui a tenu à entrer dans la maison, exigeant que je l’attende dans le jardin, malgré la pluie d’automne. Elle est revenue vers moi portant le cahier poussiéreux. Pour la première fois, je la voyais réellement troublée.

— C’est exactement celui que tu m’as décrit. Cette couverture rayée de bleu... Comment savais-tu que je trouverais ça ?

— La créature me l’a montré en rêve. Regarde, ici, il a écrit son nom : Jean Meyrade. Jean Meyrade... C’est ce qu’il essayait de me dire l’autre nuit.

— Jean Meyrade ? J’ai vu ce nom dans les registres d’état civil. Je crois que c’est celui qui est mort pendant la guerre.

— Marianne, tu vois que je ne suis pas folle. La créature existe réellement ! Me crois-tu maintenant ?